



Lors d'une représentation d'*Une Iliade* par les stagiaires du TEK, en janvier, au bord du fleuve Maroni. Ecrite par René Zahnd, la pièce a été mise en scène par Giampaolo Gotti.

Guyane

Le baigne des débutants

Installé dans le camp de la Transportation de Saint-Laurent-du-Maroni, le Théâtre école Kokolampoe forme, entre autres, de jeunes Noirs marrons aux arts et techniques de la scène.

Par **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
Envoyée spéciale à Saint-Laurent-
du-Maroni (Guyane)
Photos **PASCAL GELY**

Humphrey Amiemba, 26 ans, a l'œil vif et le regard franc alors que dans sa culture saramaka (1), il est plutôt impoli de regarder l'autre en face. Cela ne le perturbe guère, il possède une capacité d'adaptation à toute épreuve, et ce n'est pas pour rien qu'au bout de son cursus de trois ans de formation aux techniques du spectacle, il intègre le Théâtre école Kokolampoe (TEK), installé dans une partie de l'ancien baigne de Saint-Laurent-du-Maroni (2), en Guyane française, où fut enfermé le médiatique Papillon.

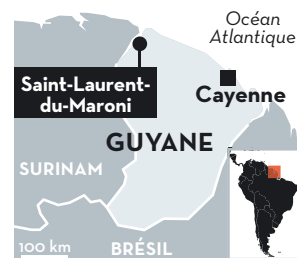
Saramaka, créole et taki-taki

Rayonnant de santé et saluant chaque matin la vie, qui commence juste à lui être un peu plus douce, il

est déjà père de deux filles, de 2 ans et demi et 7 mois. Il habite sur le terrain familial acquis en 1999, où chaque membre a sa maison, construite de ses mains, ainsi qu'un carré de terre où cultiver quelques légumes et plantes médicinales. Originaire du Surinam voisin (ex-Guyane néerlandaise) où il est né pendant la guerre civile (1986-1992), il est arrivé en Guyane à l'âge de 8 ans avec son oncle mécanicien. Avec juste un carnet de vaccination en poche. «*Tous les papiers ont brûlé pendant la guerre. Je n'ai obtenu ma nationalité surinamaïse qu'à 23 ans.*

J'ai une carte de séjour française pour résider et travailler ici. » Ce vide administratif l'a empêché de fréquenter l'école, il a seulement suivi des cours donnés par des sœurs dans le quartier de la Char-

bonnière à Saint-Laurent-du-Maroni, peuplé essentiellement de Noirs marrons. Outre sa langue maternelle, le saramaka, il parle le taki-taki, langue commune aux Bushinengués, et le créole. Depuis sa formation de technicien, il commence aussi à écrire le français, qu'il a appris au TEK.



Derrière lui, il y a une épopée mer-veilleuse comme un défrichage de terrain. Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci, acteurs et metteurs en scène, en sont les initiateurs. Née à Saintes avec des origines martiniquaises, Ewlyne Guillaume, fluette dame de 65 ans, se définit comme une «négropolitaine». Elle a traduit du théâtre russe. Serge Abatucci, Martiniquais de 53 ans à la carrure imposante, a lui cofondé le théâtre de la Soif nouvelle en Martinique en 1982, joué au théâtre et au cinéma, et est spécialiste du répertoire caraïbéen. Tous deux se sont retrouvés il y a une dizaine d'années sur les bords du fleuve Maroni.

«On s'est retrouvés dans le bain à jouer sans autre lumière que les phares des voitures. [...] On avait de la vaisselle jetable, certains que l'on ne resterait pas, mais le bain s'est refermé sur nous.»

Ewlyne Guillaume cofondatrice du TEK

En 2001, ils ont fondé la compagnie KS and Co et, en 2003, ils se «posent» en Guyane pour devenir une scène nationale conventionnée, à la suite de diverses expériences menées avec les Bushinengués. Puis ils ouvrent le Théâtre école Kololampoe («petite lampe à pétrole» en bushinengué), en 2007.

Au TEK, Humphrey Amiamba se sent bien, «utile», persuadé que l'avenir des jeunes Surinamais et Guyanais passe par la création d'entreprises, d'associations. Lui, c'est le théâtre, «pas différent de ce que je vivais petit en écoutant tous les soirs les contes de mes grands-parents». Sa culture est toujours vivante, il a créé avec ses potes Lobi fii kawina, un groupe de musique à la fois traditionnelle et contemporaine.

«La génération éclairée»

Joël Lante, qui a suivi le même cursus, n'aime pas le noir. Muni d'un bac en maintenance d'équipements industriels, il dit avoir l'électricité dans le sang depuis sa naissance. Il a grandi dans ce quartier réputé dangereux de la Charbonnière (on dit que certains périssent dans le Maroni, à cause de l'alcool, d'autres substances ou d'agressions). Pourtant le coin est chaleureux, très africain avec ses maquis sentant bon les grillades. «Quand j'étais petit, il faisait sombre à 19 heures, se souvient Joël. Il fallait arrêter de jouer et aller dormir, je me sentais opprimé. Je ne me rappelle pas quand l'électricité est arrivée, mais c'était une révolution, ça a changé la vie des jeunes.» Aujourd'hui, il veut continuer et appartenir à «la génération éclairée». Il ajoute : «Je voudrais à la fois avoir une famille et voyager partout, mais ma copine n'est pas d'accord. Alors, on va parler parce que le théâtre, c'est la meilleure des choses qui me soit arrivée.»

Pour le plateau, il crée des ambiances, des atmosphères, s'intéresse aussi à la vidéo et imagine une carrière dans l'éclairage public qui rendrait la petite ville de Saint-Lau-

rent «joyeuse». Humphrey Amiamba et Joël Lante ont constitué une équipe «solidaire» avec cinq camarades techniciens, ils pourraient bientôt créer leur propre boîte.

Jean-Luc Horderwijk, 16 ans, rêve de suivre la formation du TEK, section scénographie et costumes. Depuis quatre ans, il dessine chez lui des robes de princesse. Pas si mal pour son âge : il a le sens du drapé et du détail, et Dior, il adore. Il s'inspire même des vêtements des bagnards, de leur artisanat... Sa marque s'appellera HD et il peaufine en secret la création d'un parfum qui portera le nom du maire :

Bertrand. Voilà qui devrait plaire à l' élu UMP, Léon Bertrand (3), une force de la nature, un homme atypique qui n'a pas hésité à porter

le TEK. Ce «petit-fils d'un bagnard d'origine vendéenne ayant épousé une femme noire à sa libération, fils d'un père créole et d'une mère amérindienne du Surinam», comme il se définit lui-même, a en effet rapidement soutenu le projet culturel dans l'ancien bain, les jeunes ne l'oublent pas.

Ewlyne Guillaume, à l'origine de ce théâtre du bord du fleuve, se souvient, amusée : «On était venus avec un extrait d'Orphée noir, une pièce créée avec Moïse Touré à partir de l'Anthologie de la nouvelle poésie noire et malgache de Senghor. Le spectacle n'était pas facile, mais il a déclenché le rêve. On s'est retrouvés dans le bain à jouer sans autre lumière que les phares des voitures. Puis on est partis, audacieux et naïfs, on a joué dans les villages bushinengués, chez les Hmongs [réfugiés du Laos, ndlr], les Amérindiens... On avait de la vaisselle jetable, certains que l'on ne resterait pas, mais le bain s'est refermé sur nous.» Serge Abatucci poursuit : «Nous habitons à 17 kilomètres sur une petite colline et le projet théâtral est né des relations avec les musiciens, sculpteurs, conteurs et peintres du quartier. On se rencontrait au maquis du coin.» On le sent totalement habité par la culture des Marrons, avec ses techniques de résistance, sa pensée pacifique et un art de s'absenter du monde. «C'est passionnant, ajoute-t-il, de contribuer à la reconnaissance de cette part méconnue du monde.»

«Une Iliade» sur les rives du Maroni

D'abord installé dans la case 8 du camp de la Transportation, quartier général du bain (4), le TEK a progressivement occupé d'autres cases pour loger des bureaux, un petit théâtre et des studios de répétitions. Le lieu, tout en enfilade rigide, n'est a priori guère accueillant et certains disent y avoir croisé la nuit les âmes errantes et furieuses des anciens prisonniers qui, longtemps, furent un sujet de terreur pour la population locale.



Joël Lante (en haut) et Humphrey Amiamba (en bas), tous deux stagiaires techniciens, envisagent de créer leur propre entreprise. Le TEK occupe aujourd'hui plusieurs cases du camp de la Transportation (au centre), quartier général du bain de Saint-Laurent.

Aujourd'hui, la nuit tombée, c'est un autre théâtre qui se joue. Depuis l'arrivée en renforts, en 2012, d'une antenne de l'Ecole nationale supérieure des arts et techniques du spectacle (5) et du Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle de Bagnolet, le volet formation destiné aux jeunes Guyanais de 16 à 30 ans s'est étoffé en subventions publiques et s'est aussi appuyé sur des partenaires privés. Le coût d'un stagiaire est de 30000 euros par an. Très conscients de leur chance, ces stagiaires ont prouvé leur engagement lors d'un spectacle présenté fin janvier, *Une Iliade*, de René Zahnd, mis en scène par Giampaolo Gotti, dans le magnifique cadre des rives du Maroni.

Contes oraux, films d'amour et de monstres

Kimmy Amiamba, stagiaire comédienne de 22 ans, y rayonnait dans les rôles d'Hélène, d'Andromaque et du fleuve Scamandre. Alors qu'elle était serveuse à Saint-Laurent, Serge Abatucci lui a proposé de jouer et elle est entrée dans la formation en 2010. «Je n'étais jamais allée au théâtre, ni même à l'école. Petite, je vivais avec ma sœur à Cayenne, je cousais des panguis [pagnes] en rêvant de cinéma et de théâtre. Même si j'ai du mal avec le français et que je ne sais pas encore l'écrire, je sais que la scène est mon métier.» Née elle aussi au pays saramaka, dans le Haut-Surinam, elle est nourrie de contes oraux, de films d'amour et de monstres. Elle a déjà une fille de 3 ans dont elle s'occupe le matin, et qu'elle confie à sa nièce pendant les cours. «Vous savez, ici, dans la société marronne, on n'a pas cette loi qui permet de prendre la pilule. Les jeunes filles tombent enceintes très jeunes, dès 13 ans pour certaines. Le théâtre a comblé mon manque d'éducation citoyenne et mon envie d'apprendre. Le théâtre, c'est la liberté.»

La dernière image d'*Une Iliade* est symbolique. Les neuf stagiaires comédiens tournent le dos aux combats qui viennent de souiller le sable blanc du plateau de plein air. Ils regardent au loin. Derrière eux, sans crier gare, les sept techniciens en treillis sont alignés, prêts pour une autre bataille. Celle d'une nouvelle génération qui revendique la richesse du *moxi-patu*, le melting-pot qui les a forgés ensemble, Marrons, Amérindiens, Hmongs, Créoles, Français, Brésiliens, Haïtiens... ◆

(1) Les Saramakas sont un des six peuples qui constituent les Bushinengués («hommes de la forêt»), ou Marrons, descendants des esclaves africains autolibérés qui prirent la fuite.

(2) Le bain fut ouvert en 1858 et fermé définitivement en 1946.

(3) Ancien député de Guyane et ministre du Tourisme sous la présidence de Jacques Chirac.

(4) Des milliers de bagnards condamnés aux travaux forcés dans le cadre de «la colonisation pénale» y ont purgé leur peine ou y ont transité.

(5) L'Ensatt, installée à Lyon depuis 1997 après cinquante ans d'existence rue Blanche, à Paris.